

LE SECRET D'UNE TOMBE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

Elle était fort contrariée d'avoir fait un si long voyage pour rien. Sans doute c'était quelque chose de savoir ce que la chevrière venait de lui apprendre ; mais à quoi cela l'avancait-elle ? Elle était venue à Salvignac avec l'espoir d'y trouver Marguerite et la fille du marquis de Mimosa. A présent qu'elle savait que la petite Thérèse Inès avait été reprise à Marguerite, enlevée sans aucun doute par ces cruels ennemis dont parlait le marquis de Mimosa dans son testament, que lui importaient cette Marguerite et sa fille ? N'ayant plus rien à faire avec elles, elle n'avait plus à s'en occuper.

C'était de Thérèse-Inès dont elle avait besoin ; c'était la fille du marquis qu'il lui fallait. Mais où était-elle ? Qu'était-elle devenue ? Et si elle n'était pas morte, où la chercher, où pourrait-elle être retrouvée ? Était-elle en France ou en Espagne ?

Certainement, elle n'avait pas été enlevée de Salvignac pour être mise en possession des biens de son père. Tout indiquait que les craintes du marquis n'avaient été que trop sérieuses. Ses terribles ennemis et, par conséquent ceux de sa fille, avaient enlevé la petite Thérèse pour la faire disparaître. Qu'en avaient-ils fait ? S'ils n'avaient pas eu la férocité de tuer une innocente enfant, ils s'en étaient débarrassés en l'abandonnant quelque part. Oai, voilà ce qui avait dû être fait.

Alors, à moins d'un miracle, il ne fallait pas qu'elle espérât retrouver la fille du marquis.

Ah ! c'était bien la peine de s'être donné tant de mal pour mettre la main sur ces papiers dont elle ne pouvait rien faire, car s'ils avaient encore de l'importance, elle ne voyait plus le profit à en tirer.

Et cette déception lui arrivait quand, ayant appris la mort de l'ancien maire de Salvignac et la disparition de l'abbé Ancelin, elle pouvait se considérer comme étant maintenant seule et unique dépositaire du secret des papiers qui pouvaient prouver l'identité de la fille du marquis de Mimosa.

Quelle lourde chute, après avoir porté si haut son rêve ambitieux !

Et, piteusement, Léonie se répétait en elle-même ce vieux dicton :

" Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. "

Par exemple, elle ne se doutait guère du beau rôle qu'elle se donnerait si, revenant à sa première et bonne inspiration, elle faisait remettre par son fils les papiers à Mme Villarceau ou si elle les lui portait elle-même.

Elle n'avait plus rien à faire à Salvignac. Elle paya sa dépense à l'auberge, prit sa petite valise de voyage et se rendit à pied à la gare, qui n'était qu'à environ trois quarts d'heure du bourg.

Le lendemain, après une absence de quatre jours, elle était de retour à Paris.

— Madame, lui dit Elisabeth, l'homme à la boîte d'argent est revenu hier.

— Encore pour avoir de l'argent ?

— Ça, c'est bien sûr.

— Il ne se lasse pas.

— C'est vous qu'il lassera. Il avait l'air très en colère de ne pas vous trouver.

La marchande à la toilette resta un instant pensive.

— Quand a-t-il dit qu'il reviendrait ? demanda-t-elle.

— Il ne me l'a pas dit : mais vous pouvez être sûre qu'il se représentera demain.

— C'est bien, je le recevrai.

XVII. — A BON CHAT BON RAT

On dit que la nuit porte conseil ; cependant elle ne conseilla point à Mme Prudence de faire parvenir les papiers à la veuve du Dr. Villarceau. Son esprit d'intrigue l'engageait vivement, au contraire, à les conserver. Malgré sa grande déception, elle ne désespérait pas encore d'en pouvoir tirer quelque chose.

Car, enfin, c'était un secret qu'elle possédait et un secret, quel qu'il soit, n'est jamais sans valeur.

Elle avait retrouvé les papiers, presque miraculeusement, pourquoi ne parviendrait-elle pas à découvrir ce qu'était devenue la fille du marquis ? Est-ce qu'elle n'avait pas le droit de compter encore sur le hasard qui, déjà, l'avait si bien servie.

Il était parlé dans le testament du marquis d'un colonel français appelé Jacques de Vaucclair ; ce M. de Vaucclair, s'il n'était pas décédé, devait être actuellement général ; il ne lui serait pas difficile de le trouver, ce général, et peut-être y aurait-il quelque chose à faire avec lui. Mais elle avait le temps de s'occuper de M. de Vaucclair.

Ah ! si elle pouvait lui rendre sa petite fille, quel beau rôle elle aurait à jouer auprès du général ! il lui semblait que cela effacerait bien des choses de son passé et que, moins craintive, elle pourrait se retrouver en présence de son fils.

Constamment chez la mère de Paul le bien et le mal se confondaient sans que l'un parvint à triompher de l'autre ; mais si vénales que fût la marchande à la toilette, quand le sentiment maternel prenait le dessus, elle devenait meilleure, et si elle eût été encouragée dans cette voie, peut-être aurait-elle renoncé à ses détestables calculs.

Malheureusement, elle ne s'était pas changée en vieillissant, elle était toujours envieuse de la prospérité, de la fortune des autres et jalouse de leur bonheur. Elle enviait ce que le scribe sur bois avait fait et faisait encore pour son fils ; elle était jalouse de son mari, qui voyait Paul tous les jours et avait à lui seul toute la tendresse du jeune homme.

Elle ignorait dans quelle situation de fortune se trouvait Lebrun ; mais elle voulait être plus riche que lui, afin de pouvoir dire à Paul : " Ton père te donne cent mille francs ; tiens, moi, je t'en donne le double ! "

Maintenant qu'elle était finie, qu'elle n'était plus qu'une étoile éteinte, elle ne demandait plus rien pour elle ; tout, tout pour son fils ! elle s'était mise au lit de bonne heure et, pendant de longues heures d'insomnie, elle avait pensé à bien des choses, surtout à Edouard Forestier.

Elle se rappelait le premier entretien qu'elle avait eu avec cet homme et était de plus en plus convaincue qu'il ne lui avait point dit au sujet des papiers tout ce qu'il savait.

Pourquoi les avait-il volés ? Comment avait-elle appris que le docteur Villarceau en était le dépositaire ? Avait-il réellement intérêt à savoir ce qu'ils contenaient ?

Ces questions lui revenaient constamment à l'esprit. Et elle se disait :

— Oui, bien certainement, ce misérable Forestier pourrait me faire de très intéressantes révélations ; et qui sait s'il ne m'aiderait pas à retrouver la jeune Espagnole ?

Elle s'était levée et habillée de bonne heure, se mettant quelque peu en frais de toilette pour recevoir Forestier, cet importun qu'elle avait plusieurs fois congédié, en lui faisant donner par Elisabeth deux ou trois louis, comme une aumône. Aujourd'hui elle l'attendait avec une fiévreuse impatience.

Enfin, un peu avant neuf heures, il entra dans la boutique. Il n'avait pas l'air bien hardi et, à sa mine piteuse, il était facile de deviner qu'il ne lui restait plus rien des derniers louis que lui avait donnés la marchande à la toilette.

— Mme Prudence est-elle de retour ? demanda-t-il à Elisabeth.

— Oui, et me voilà, répondit Léonie en se montrant ; que me voulez-vous encore ?

— Ai-je besoin de vous le dire ?

— Ainsi vous êtes toujours à la recherche d'une pièce de vingt francs ? Est-ce que vous n'allez pas bientôt travailler ?

— Je ne trouve aucun emploi.

— Et il faut que ce soit moi qui vous fasse vivre ?

— A qui puis-je m'adresser si ce n'est à vous, madame Prudence ?

— Je ne vous remercie pas de la préférence que vous m'accordez.

— Madame Prudence, il y a le coffret...

— Ne parlons pas de cela, l'interrompit-elle avec raideur ; vous savez bien que cet objet volé, saisi par moi est sans valeur pour vous ; s'il est encore entre mes mains, c'est que je n'ai pu trouver la personne à laquelle il doit être rendu. D'ailleurs, je vous ai déjà donné plus de cinq cents francs et c'est un peu, il me semble, comme si je vous l'avais acheté.

— Soit, madame, mais si je viens à vous dans ma détresse...

— Eh bien ?

— C'est que vous m'avez promis de m'aider.

— En effet, je vous ai fait cette promesse ; il ne faudrait pourtant pas que cela durât des années.

— J'arriverai, j'espère, à me placer. En attendant, je n'ai pas dîné hier soir, je ne sais pas si je pourrai manger aujourd'hui, et la quinzaine de ma chambre à l'hôtel n'est pas payée.

— B eh, il faut que je fasse encore quelque chose pour vous ?

— Hélas ! oui, madame Prudence.

— Eh bien, je ne dis pas non, mais c'est à une condition.

— Laquelle ?

— Je vous le dirai. Venez, suivez-moi.

Elle le conduisit dans ce *buen retiro* où une fois déjà elle l'avait introduit.

Il s'assit sur le siège que lui indiqua la marchande à la toilette.

— Forestier, dit Léonie, nous allons parler encore, et très sérieusement cette fois, des papiers que vous avez dérobés chez le Dr. Villarceau.

— Ah ! fit-il.

Et en lui-même :

— Qu'est-ce qu'elle veut savoir ? Méfions-nous.

— Forestier, reprit Mme Prudence, si vous voulez que je m'apitoie encore sur votre sort, je vous demanderai d'avoir plus de confiance en moi que lors de notre première entrevue.

— Mais, madame...